

In Libro Veritas

La joie freudienne

Par Jean-Pierre Journet

Cette oeuvre est mise à disposition du public sous un Contrat Creatives Commons (by-nc-nd)

Table des matières

- Introduction.
 - Aperçu de la subjectivité.
 - Quelques remarques sur les réseaux sociaux d'Internet.
 - Suicide, tabou.
 - Du suicide et de sa prévention.
 - Art & psychanalyse.
 - De la maîtrise psychologique à l'aune du temps logique d'après Lacan, ou la structure perverse d'un certain masque social.
 - Du savoir de la science.
 - De l'intervention scientifique dans la continuité de l'espèce humaine.
 - Pourquoi la guerre ?
 - Voyage en quelques mots de psychanalyse.
 - Introduction à l'inconscient freudien.
 - Réflexion psychanalytique sur le symbolique.
 - La deuxième topique freudienne : le ça, le surmoi et le moi.
 - Pourquoi le sexe ?
 - Pourquoi une période de latence ?
 - Aperçus de l'adolescence.
 - Brève introduction à la sublimation.
 - L'identification.
 - Le refoulement.
 - Le phallus.
 - Du malentendu sur le supposé phallocentrisme de la psychanalyse.
-
- Poster un commentaire à propos de cette oeuvre
 - Alerter un modérateur
 - Ajouter cette oeuvre à votre livre papier
 - Télécharger la version eBook (PDF et ePub) - (Tarif unique : env. 2 €)
 - Ajouter à vos oeuvres favorites
 - Envoyer cette oeuvre à un ami

Art & psychanalyse.

« La sexualité est un processus constant de la vie

d'où sourdre l'ineffable sentiment de Soie »

On dit que la psychanalyse annihile le potentiel artistique d'un être, et bien on le dit à tort et à travers, car si la vérité d'un être n'est pas de faire de la musique, de l'écriture, et qu'il en fait quand même, son analyse

lui révélera en quoi il pourra trouver meilleure satisfaction ; ce mieux, c'est un effet de vérité. Mais l'analyse peut aussi bien ouvrir ou rouvrir à l'art, ce qui se produit tout autant.

Cela soutient mon engagement qui est ici d'illustrer – pas tout c'est impossible, mais pour votre agrément et l'échange pouvant s'en suivre – ce titre, sur lequel se doit votre présence et je vous en remercie chaleureusement : Art et psychanalyse.

Une petite surprise en forme d'intrigue* : ce signe typographique nommé « esperluette ». Il remplace avantageusement le « et ». L'esperluette, c'est « et », E – T. Nous pouvons écrire : « Art, esperluette, psychanalyse ». C'est intéressant, parce que ça nous montre immédiatement qu'un seul signe modifié dans une écriture, signe qui pourtant revendique la même valeur et le même sens que ses lettres, et bien ça fait tout sauter. Et il y a une chose commune à l'art et à la psychanalyse, c'est bien de tout faire sauter.

Est-ce que c'est bien ?

Voici axé notre thème « art et psychanalyse ». Il est vaste, aussi, afin de ne pas trop nous égarer, nous marquerons nos pas de cette petite esperluette.

On la trouve sur les claviers d'ordinateur, souvent sous la poussière, et vous avez avec vous un exemplaire des plus contemporains. Vous voyez que ça paraît comme un retour à l'origine, puisque de ce caractère informatique dont vous disposez, on distingue, si vous l'observez bien, le « e » et la barre du « t » minuscules qui ont permis cette construction graphique. L'apparition du mot « esperluette » est datée de 1878. Il est tardif,

* Chaque personne présente reçut à l'entrée un petit carton contrecollé d'une esperluette, « & », joliment reproduite.

quoique le signe existe auparavant. C'est un mot valise, une vraie condensation – par exemple on reconnaît dans l'étymologie le mot « luette », probablement d'un latin « uvula », ovule, ove.

Esperluette se forme sur le latin « perna », qui veut dire « jambe » et aussi « sorte de coquillage ». « Perna » dérive ensuite jusqu'à « sphère », qui évolue en « perle, perlette et perlosette » – ce dernier désigne le raisin.

Croquons-le, voulez-vous ?

Nous venons d'acquérir par l'étymologie une description de ce signe typographique, presque une lettre et presque un idéogramme : deux petites jambes pendillent à deux petites sphères liées d'un seul trait en un coquillage à deux coques. De quoi courir après le sens, qui est la somme.

Une vraie grappe, non ? ...

Un vrai bonheur ! Bien...

Si l'on devine ici que notre dent heurte un pépin, celui du sens, c'est que, de l'art ou de la psychanalyse, comme de l'esperluette, ni vous ni moi sommes en mesure d'en faire une description close, fiable, définitive et arrêtée, sinon à tout balayer, enterrer, et baste.

Mais on aura beau faire, ce pépin demeure et insiste à son coincement, qui est une question : qu'est-ce que ça veut dire ?

Nous devons donc, pour moissonner quelque répond, nous atteler aux travaux sur-le-champ, le temps de tirer un sillon puis un deuxième boustrophédon, et nous verrons que nous travaillons la même terre : celle de l'être qui parle, dit l'humain.

Tenez : second point commun entre art et psychanalyse, il a fallu que ça parle pour que l'un et l'autre existent. Sans parole, ni l'un, ni l'autre.

Que l'on ne m'oppose pas ces oiseaux qui feraient de l'art en tissant leur nid ou les fourmis de l'architecture en construisant leur fourmilière. Les animaux, eux, ils font les choses bien, je veux dire au mieux possible, parce qu'ils font. Si ça rate, ils recommencent, et ainsi indéfiniment. Ils ne disent pas « ça commence à me gonfler mon bricolage, je vais essayer autrement », non. Ils font avec l'image, la même, et seulement l'image. Ils font, tout bêtement.

Chez l'homme, la parole lui représente l'image sous forme de mots symbolisant les choses, c'est irréversible. Ce n'est pas le rire, le propre de l'homme, mais c'est qu'il parle ; le rire peut en être une conséquence. Cette parole est articulée et conditionnée par le langage ; le tout donne le sens, qui jamais ne manque. Le langage dit « des oiseaux » ne laisse pas au volatile l'accès au champ symbolique d'où émane le sens. Si l'homme parle du langage des oiseaux, des baleines, que sais-je, c'est l'homme qui le leur suppose ou encore se l'attribue – Rabelais ne s'y trompait pas.

De fait, l'homme qui parle le langage des oiseaux – je pense à saint Antoine de Padoue et à Gérard Lenormand pour n'en citer que deux – nous sommes nombreux à le faire –, l'homme qui parle aux animaux, il aurait depuis le temps une réponse. Or vous savez que l'animal ne répond pas sous la forme spécifiée de ce que l'on appelle « parole », et si l'on utilise le mot « langage » à son sujet, c'est par une confusion qui masque précisément cela, que la parole lui manque. Nous voyons assez et à toutes les occasions le résultat d'un tel hiatus entre les animaux et nous.

L'homme, lui, peut répondre ; rappelez-vous : « ceci n'est pas une pipe ». Le jeu consiste ici dans l'écart entre un dessin représentant une pipe et le fait qu'on ne puisse vraiment pas la fumer, puisque c'est un dessin, et pas une pipe. Hé bien, il faut le dire. Si on ne le dit pas, ça ne marche pas. Il faut en répondre. Déjà, lors d'un concours fameux en Grèce antique, l'artiste Zeuxis peignit merveilleusement une grappe de raisin sur un mur ; un oiseau en fut si bien leurré qu'il en piqua du bec les grains. Le leurre décrit est imaginaire, purement scopique, et l'oiseau – s'il est ici leurré – ne se laisse pas berner par la peinture, et encore moins par la métaphore, qui est un trompe-l'oreille. Il y croit comme à une réalité – voyez les appeaux, les leurres de chasses.

Avec l'homme, les appeaux et les leurres, ça ne marche que peu, car sitôt qu'il pense en mots ce à quoi le confronte la réalité, il comprend que c'est feinté – plus ou moins vite, c'est selon –, mais il comprend avec ses mots que c'est pour faire image, et il peut tout aussitôt – si rien ne le menace, s'il est en sécurité – se permettre de se laisser berner par l'illusion, que guide un certain plaisir psychique...

Et qui ne s'est jamais laisser berner – que le verbe « laisser » prenne ici tout son sens –, avec délice, par un joli trompe-l'œil, ou par un trompe l'oreille, images visuelles ou sonores si communes ? Juste un nom, tant on en fait aujourd'hui, chacun y joindra ses propres séries : Farinelli...

Cela précise l'écart entre leurrer et berner. Qu'est-ce qui fonde cette distinction ? Etre leurrer reste au stade immédiatement imaginaire impliquant la fonction de l'œil, la vision animale et organique ; être berner implique en plus la fonction du regard, tissé, relié au champ symbolique de la parole par le désir.

De la sorte, si un leurre peut être naturel, un trompe l'œil est toujours un artifice. Pour bien marquer ce fait, posons que l'humain opère la bascule entre « nature » et « artifice », entre-deux où il est pris, captif du langage. Cet entre-deux est précisément l'espace où peut s'introduire l'art et sa connaissance.

Troisième point commun, donc, entre art et psychanalyse : l'artifice. En effet, une œuvre artistique nous montre du semblant, semblant ceci, semblant cela, mais du semblant ; ça semble être ceci et ça montre autre chose. Or, la psychanalyse, je désigne ici la seule pratique digne de ce nom, celle de s'allonger sur un divan et de dire ce qui me vient à l'esprit à un psychanalyste, dans la confidentialité d'un cabinet, hé bien ce n'est pas naturel, c'est un artifice. S'il n'y a pas l'artifice, l'art et la psychanalyse, entre autres, ça n'existe pas.

La conséquence de ce point commun entre art et psychanalyse est précisément que, tout artifice n'émanant que de l'homme à l'opposé de sa nature, à l'allumer, je veux dire à le faire vivre, vibrer, ça fait tout sauter.

Cette première petite boucle étant bouclée, de l'esperluette, nous pouvons observer qu'art et psychanalyse sont dits ou se disent révolutionnaires, subversifs, créateurs de dissidences, inventeurs de quiproquos et embrouilleurs. Plus lourdement, ils provoquent du scandale, pour de multiples raisons. Cela se doit surtout à une cause, plus profonde qu'on ne l'imagine, cause venant troubler, brouiller ce cher bon sens si simple dans son bon ordre établi – ordre établi que toute police et chaque uniforme tentent de maintenir sur l'établi de l'ordre.

Mais si ça pouvait s'y maintenir, sur cette sorte d'autel, ça se saurait.

Heureusement, l'art et la psychanalyse ne cessent de nous ramener à l'évidence que l'ordre établi, ça ne tient pas longtemps en place, car – c'est Lacan qui parle – « la société ne saurait se définir autrement que par un état plus ou moins dégradé de la culture », et la culture s'organise sur une structure sexuelle, socle que nous montrent même, souvent par défaut, l'éthologie et l'ethnologie.

De ce fait, quelque chose échappe à la discipline et vient clocher au pli de l'uniforme. Ce pli, sans cesse à prendre et à reprendre – et l'on voit la reprise laisser son effet de balafre pour en découdre avec une certaine béance –, ce pli – que l'enfant froisse par cette vérité fameuse dont on sait qu'elle sort de sa bouche exclusivement –, ce pli dis-je, c'est la norme.

Je l'écris dans un souffle lacanien « L'anorme », faisant son pluriel bérurier – pour ceux qui lisent les bons auteurs – en « l'énorme ».

Autrement dit, chacun et chacune se trouve confronté à cette extraordinaire liberté nommée désir que prend une vérité à surgir dans le tranquille ronron du discours courant, bon sang c'est bien sûr, au moment où l'on ne s'y attend jamais.

C'est très éphémère, mais c'est là que ça saute, ça sursaute. La vérité marque son point d'un effet de surprise, pour s'évanouir sans que l'on puisse l'entendre autant qu'on le voudrait, car l'instant d'après toute son efficace se perd. Qui plus est, vérité à ma droite ne vaut pas pour vérité à ma gauche.

Donc la vérité n'est en aucun cas à confondre avec le vrai. Le mensonge produit la vérité, laquelle peut, aussitôt énoncée, produire le mensonge. Le vrai, c'est le réel intangible, nous y reviendrons.

Cela, la vérité et son effet, se pose en art et en psychanalyse. Dans l'art, nous voyons bien que d'un artifice performatif, purement technique, très matériel, exercé et fabriqué, surgit cet effet de vérité : regardons une œuvre plastique, un spectacle, une performance, on y croit, à ce qu'elle nous représente, à ce que l'on s'en représente : c'est un étang calme, un être mythologique, un concept, une pipe donc.

Mais pas seulement. Nous pourrions, d'ici, aller à penser l'engagement, la provocation politique, philosophique, intellectuel de l'art, certes, mais pas seulement. Telle œuvre nous emporte dans son artifice la bouche bée et le regard ou l'ouïe captifs. Comme en plein songe, nous sommes saisis sans que nous n'y trouvions à redire. Nous nous laissons emporter, parce que c'est idéalement Beau.

Ha ! Qu'est-ce que ce mot désigne ? Beau.

En psychanalyse, ce mot n'a rien à voir avec le concept esthétique de beauté et ce qui est chargé de beauté n'est pas pour autant connu comme œuvre d'art. De fait, l'artiste nous montre des corps obèses, émaciés, déformés ou tordus, des paysages aux couleurs impossibles, des choses hyperréalistes ou irréelles faites dans des matières des plus répugnantes, chimiques, végétales, minérale et pire encore, si : j'insiste, regardez une œuvre d'art, et la plus belle, d'un peu près. C'est toujours de la matière la plus brutale qui soit, parfois la plus sale, souillée, souillure même ; en musique le bruit est source, en danse la torsion est source. Et pourtant, cette matière disposée par un artiste – c'est une femme, un homme –, la voilà œuvre, œuvre qui arrête notre voix, barre notre voie, subjugué notre regard, notre ouïe, nos sens...

Cet arrêt, qui coupe la chique, le souffle et l'herbe sous les pieds, cette suspension, c'est une satisfaction ponctuée d'une forme particulière de jouissance, supportée par l'objet qui est le Beau.

Voilà comment nous pouvons formuler ce que commet l'art, voilà même ce que révèle l'art à l'humanité : il isole le Beau comme objet support d'une jouissance particulière, car sublimée.

Bien sûr, cela ne s'est pas toujours dit comme ça dans l'humanité. Cette façon de le dire est un apport de la psychanalyse – notez qu'il aura fallu attendre Freud et son siècle pour pouvoir articuler ce dit à propos de l'art, et de nos jours il y a encore mille autres façons de dire ce que fait l'art, mais restons dans nos marques.

Qu'entend la psychanalyse par ces mots : Beau, objet, jouissance et sublimation ?

C'est fort simple. On a l'impression que le Beau est un fait de la réalité : on fait peindre un âne avec sa queue et voilà de l'art, comme si l'âne pouvait en répondre. L'homme qui lui trempe la queue dans la peinture oublie ici de se compter, et omet que la peinture, c'est lui qui la fournit. C'est une impasse et l'âne, le pauvre, reste un instrument.

Or le Beau, non pas en tant que beauté mais en tant qu'objet tel que je viens de vous l'indiquer, c'est-à-dire comme fruit singulier d'une œuvre d'art, c'est un objet qui ne peut pas s'inscrire dans la réalité. On produit des millions de livres, des heures de conférences, des nuits de discussions sans pouvoir dire ni isoler ni démontrer ce qu'il est. Aujourd'hui, on le cherche dans une « dissidence » ou une « esthétique » pointées sur toutes les lèvres, et on le rate encore. On ne peut rien en dire, on ne sait le saisir, c'est un peu comme le Tao.

Pourquoi ? Parce que c'est un objet virtuel, le Beau, et éphémère. Nous voici d'ailleurs au seuil ouvrant au versant contemplatif, spiritualiste, orientaliste de l'Art.

En fait, le Beau tombe dans notre réalité comme une vérité : ça fait Beau, parce qu'il y a un être parlant pour – entendez bien – s'en rendre compte.

Cela nous permet de constater que le Beau est un objet subjectif, plus précisément un objet psychique ; il se produit à notre psyché sous le coup d'une stimulation extérieure, en l'occasion d'une œuvre d'art.

Ainsi qualifié d'objet psychique, le Beau n'appartient pas à la réalité tangible – regardez l'affaire de l'urinoir de Duchamp initiée par Pierre Pinoncelli, à ce propos très éclairante –, mais le Beau appartient à ce champ appelé en psychanalyse le Réel. Ce Réel se distingue de la réalité en cela que lui, il revient toujours à la même place – ça revient toujours au même. La mort par exemple, mais aussi le bord du rêve, écoutez cette bonne blague qu'on se fait en colonie de vacances : je suis un enfant, un colon comme on dit, c'est la nuit, je suis endormi dans mon lit et je rêve que je fais pipi dans les toilettes ; or à mon insu, dans le même temps, un drôle me trempe le petit doigt dans un verre d'eau froide.

Hé bien le Réel, c'est mon petit doigt sensible dans le verre d'eau, mais moi, je n'en sais rien, je pisse avec soulagement dans l'urinoir de mon rêve. Le Réel en psychanalyse, c'est au-delà du rêve que nous pouvons le chercher, dans ce que le rêve et notre inconscient nous ont enrobé, enveloppé, caché, donc. C'est ce qui nous est impossible et qui de ce fait borde notre cruelle et chétive limite.

Ainsi l'urinoir Réel de Duchamp, hé bien il n'a pas bougé, même pulvérisé, il est toujours à sa place de Réel, et l'on s'en aperçoit parce qu'il a été réinscrit à nouveau dans l'ordre symbolique par l'acte de Pinoncelli, parce que le pissoir de Duchamp, qui était pourtant là, plus personne ne le voyait. C'est pour ça que ça a fait scandale.

Le Beau en tant qu'objet support d'une sublimation revient toujours à la même place, et cette place, je la cerne nettement et de façon partageable avec mes semblables, peut-être même partagée – ce n'est pas obligatoire de l'accepter –, je la cerne ici précisément où il surgit toujours à cette même place, à savoir : entre moi et la réalité, à la limite de mon être psychique et c'est le corps ; voilà la place du Beau.

En ce lieu topologique, l'art consiste pleinement et sait nous amener. Il y a art sitôt qu'il y a le Beau tel que je viens de vous le proposer.

Je vais l'illustrer, vous verrez que c'est évident, proprement vidant même. J'étais un jour à une réunion proposée par un chaman se disant Celte. Après tout, on a le droit de se dire ce que l'on veut. Nous étions donc une soixantaine de personnes dans une salle confortable, quelques tambours, un éclairage adéquat, une ambiance empathique. Le maître de cérémonie nous invite à nous installer en ronde de quatre, face à face deux à deux, assis à quelques pas de distance l'un de l'autre, puis il nous propose de susurrer, de murmurer le prénom de la personne que nous avons chacun en vis-à-vis, sans nous soucier de ce qui se passe autour. De plus, il nous demande de décomposer, d'allonger ou raccourcir les syllabes, de monter ou descendre la tonalité de notre voix, mais toujours de susurrer, au plus fort de murmurer ce prénom. Nous commençons donc timidement cet exercice : « Maaar-ccccccccceel. Briiiii-j-teeeee ».

Et l'on entend, chacun et chacune, notre voix à soi, et lentement l'on entend celle de l'autre, puis celles des autres ; on se laisse prendre à ce son très étrange qui s'unifie, puis monte, monte comme une bulle au-dessus de nos têtes, jusqu'à ce que nous ne puissions plus y distinguer notre voix propre de celle de l'autre, ni celle de l'autre de celles des autres, jusqu'à n'entendre qu'un son unique, un son vocal uni, harmonieux, inouï, et vraiment si Beau qu'on ne sait plus rien en maîtriser, ni savoir où l'on est dans cette sphère vocale, flottant au cœur d'un espace sonore déployé jusqu'à son apogée superbe, auquel on se donne, duquel on ne se distingue plus, dans lequel on disparaît jouissant du son...

STOP !

La voix du chaman de son cri crève la bulle sitôt disparue. Nous restons pantois un long moment, en silence, avant de recouvrer nos esprits.

Hé bien ce que cette bulle de son convoquait est cet objet psychique. Cette Chose comme l'a nommée Freud, je la désigne après Lacan par le nom de Beau.

De cet exercice, ai-je besoin de vous pointer la forme particulière de la jouissance atteinte ? Je ne le pense pas. Néanmoins, il me semble nécessaire d'en dégager quelques traits, parce que c'est un mot au large spectre désignant une manifestation qui s'appréhende en nous de diverses manières. Son abord peut se faire partant du corps, et partant de la psyché.

Mais quel qu'en soit l'abord, elle est premièrement et toujours l'apaisement de la tension pulsionnelle. Je dis bien « apaisement », car de la satisfaction et de la jouissance on n'en a jamais assez, puisque on n'en a pas tout. On peut dire que ça nous maintient en forme.

Dans cette montée exponentielle de la pulsion (entre parenthèses la pulsion en psychanalyse est un concept fondamental et passionnant que je ne peux développer ici ; prenons ce mot dans sa valeur dynamique), dans cette montée de la pulsion jusqu'à parfois l'insupportable, le rut animal nous l'illustre assez, la jouissance survient – c'est l'orgasme –, soulage, apaise cette tension. Ce processus s'appréhende en premier lieu à partir du corps, par les zones érogènes, par la sexualité physique. La pulsion, en tant qu'elle est spécifiquement, originellement, initialement sexuelle, a pour but unique cet apaisement. C'est d'ailleurs le seul but que l'on puisse qualifier d'assigner à tout le processus, même si l'une de ses conséquences, qui échappe encore quelque temps à notre entier contrôle scientifique, en est la reproduction de certaines espèces vivantes, et de l'humanité en particulier.

Parlant de l'humanité, me reste à vous parler de la sublimation. Voici un mot qui nous désigne ceci : dans les froids polaires, moins cinquante, moins soixante degrés, la glace se sublime ; cela veut dire que sous l'effet du froid la glace se transforme en vapeur d'eau, mais avec cette particularité que l'eau ne passe pas par l'état liquide pour devenir gazeuse, c'est-à-dire vapeur. La sublimation, c'est quand l'eau passe directement de l'état solide, la glace, à l'état gazeux, la vapeur, sans repasser par l'état liquide.

Dés lors, qu'est-ce que ça veut dire quand on parle de sublimation en art et en psychanalyse ?

En art, quelque chose de sublime, c'est quelque chose de tellement beau que nous ne savons rien en dire, une étape est ratée dans notre compréhension : la réalité a bougé et on la reconnaît pourtant – vous reconnaissez l'effet d'artifice. Nous ne savons pas comment la matière peut provoquer en nous une telle admiration. Quelque chose nous dépasse, transcende, nous laisse une case vide, et ce quelque chose,

désigné ici sous le nom de Beau, capte notre désir ; ça veut dire que l'artiste a bien, très bien réussi son coup. Il nous joue, et le plus honnêtement du monde, parce que lui aussi est joué. Il est jouet même de son œuvre ; écoutez ce que nous disent les artistes qui atteignent cette bouteille que donnent les années de pratiques, ils nous disent : « Je trouve, et après je cherche », ils nous disent « Je est un autre », ils nous disent « ça me parle », dixit Bukowski, pourtant peu piqué de psychanalyse. Bref : pas un seul pour se risquer à nous dire « Voilà je vais vous expliquer », et s'ils essaient de nous expliquer, on ne comprend rien. Ce qu'ils savent, c'est qu'ils découvrent ce qu'ils ont fait après coup. Il faut du courage, vous le voyez, pour s'aventurer dans ces parages où l'on n'est pas vraiment maître de ce que l'on produit. Et pour cause : la cause en est un objet du Réel dont l'effet est d'ordre psychique en soi, et éventuellement en l'autre.

Alors, pour boucher, colmater, masquer un peu cette pure ignorance, ce vide apparent aux airs de mystère, on a inventé le génie. Un génie est cet avatar imaginaire et fantasque qui surgit dans des éclats de lumières enfumées comme des idées, pour peu qu'on frotte quelque chose. Sauf que celui qui frotte, qui gratte, qui ponce, bref qui se livre à son faire industriel, c'est l'artiste. Mais pas n'importe comment.

L'histoire du mot « art » nous mène d'un bond à l'indo-européen – langue jamais parlée –, cette syllabe y a le sens de « rite » et « arranger ». Dans le grec le mot art prend l'idée d'un ordre, d'une logique arithmétique et aussi le sens d'articulation – ces deux mots en découlent. Dans le latin il désigne une « manière d'être », un « talent », un « savoir-faire », un « métier », une « technique », tout cela avec, ce n'est pas rien, connotation de « ruse ». Il passe, ce mot « art », en ancien français dans la valeur générale de « moyen, méthode, connaissance » autant en technique qu'en sorcellerie, avec toujours l'idée induite et particulièrement équivoque d'une « habileté pour parvenir à un effet ». Notons ici que cette « habileté parvenant à un effet » peut jeter une grande clarté sur ceci que par exemple des écritures, au demeurant vraies œuvres d'art, conservent de leur origine et gardent jalousement cet effet sous le voile du sacré. Pour confirmer ce lien entre art et sacré, nous savons aussi que le mot « musée » tient son origine du mot « grotte », lieu de rituel dont on doute encore de l'élément sacré dans la préhistoire – peut-être on le redoute même –, pourtant tellement évident dans les arrangements qu'on y observe, et dans l'expérience qu'on y vit encore... Vous percevez aussi que, de l'art à cet effet, puis du rite sacramentel à cet effet, il n'y avait qu'un pas à franchir, franchit depuis cent sept ans par le père de la psychanalyse qui isola cet effet, le démontra et l'inscrivit sous le nom de « sublimation ». Ce bout de Réel tombé dans la réalité fit, fait, fera scandale.

Mais, l'artiste, lui, à quoi a-t-il à faire ? A la réalité rugueuse. A l'action, ce cher « point du monde » comme l'appelait Rimbaud.

Si l'artiste sait cela, le visiteur, l'observateur, lui, il s'en fout un peu : il ne vient pas seulement voir de la peinture, de la sculpture, de la danse, il ne lit pas qu'un livre, il n'écoute pas la seule musique. Il a un désir, et s'il ne jouit pas d'une Chose sublime, Chose freudienne, l'artiste peut toujours remballer sa prétention à la gloire et son désir de reconnaissance, je vous le dis...

N'est-ce pas ainsi ?

C'est que, pour faire surgir le Beau avec de la matière, ça demande du travail, et même un sacré boulot.

Ce travail, s'il est d'art, a donc la particularité de faire surgir le Beau, de sorte que un ou des témoins, un ou des visiteurs mis en présence de cette œuvre, obtiennent, à la suite de l'artiste, une certaine satisfaction sublimée, c'est-à-dire détournée d'une étape, d'un état plus exactement, à savoir celui de l'excitation sexuelle, de l'Eros. Nous savons tous que la pulsion est convoquée par l'art au niveau des sens perceptifs, cinq, c'est disons le corps, mais qu'elle n'est pas mise au service de la génitalité, que nous pouvons qualifier sans aucun doute d'animale, c'est ce qui nous en reste et nous pourrions en être fiers. Pour le dire autrement, si l'art y prend source et appui, et seulement son appui, c'est pour mieux s'en détourner. Voilà proprement le tour, le détour, le détournement.

Freud dit néanmoins de la sublimation qu'elle est entièrement apparentée sur le plan psychique à la satisfaction sexuelle, qu'elle permet une satisfaction équivalente à l'acte d'amour quant à l'économie pulsionnelle. Cela ouvre, dans la réalité propre à chacune et chacun, au choix de la chaussure allant à son pied, sachant dès lors qu'on en a deux.

Mais quid de la pulsion engagée dans la sublimation ? La pulsion monte par désir. Ce désir – désir psychique – prend et épouse la forme d'un « idéal ». Comparez ceci au mouvement ouvrant tout rituel, y compris celui qui se déroule encore dans les grottes donc. Ce désir peut laisser émerger la tension à un niveau tel qu'il y a une certaine jouissance, non orgasmique, pour l'arrêter – c'est quand même bien fait. En voici le déroulement : je m'écarte, me détache de ma conscience ordinaire, de la raison, de l'intelligence et de tout le fatras de mes pensées habituelles en prenant appui sur cet idéal en moi, pour me lâcher dans le vide, l'esprit suspendu au Beau venu au départ de l'œuvre.

Ce n'est certes pas intellectuel, mais l'art et la psychanalyse ne sont pas intellectuels : regardez le plus intelligent des moins bêtes, le gars le plus cultivé des élites cultivées, saisit par une œuvre qui pour lui est d'art vraiment, regardez aussi l'artiste à l'œuvre, ils ne coupent pas à cet estompage, à cet effacement du moi conscient.

Posons donc un « il » impersonnel comme du « il pleut » : il jouit du Beau parti d'une œuvre, et quand on en est là, cela nous montre le moi, l'ego pensant et parlant en absence.

A l'instant de l'art, nous sublimons dans l'exercice d'une certaine jouissance – même à minima à entendre ce mot dans son sens juridique : la jouissance d'un bien.

Vous observez donc qu'il y a des degrés : partant de l'acte créateur, nous allons de l'éternelle, rigide et résistante troupe des « Moi–j'en–fais–autant » à l'étonnement de l'un d'eux faisant son progrès, allant de la pâmoison discrète, cérémonielle – on peut en avoir des frissons – à la contemplation spirituelle, allant encore de l'extase glossolalique ou mystique jusqu'à la transe où l'esprit mute le corps ainsi laissé entier à sa danse, à sa chorée.

En outre, cette gradation étant relative à l'inhibition, elle est dépendante d'un désir, et d'un certain exercice de cette expérience, et d'une certaine libération de celle-ci. Hé bien l'exercice de cette expérience et sa libération, remis à zéro à chaque naissance, c'est le fondement de la culture.

Revenons aux deux modes bien distincts d'apaisement de la pulsion, que permet sa plasticité : un mode conservant son but sexuel, mais vite obscène dans la communauté ; et un mode psychiquement détourné vers un but déssexualisé, mode tout aussi satisfaisant mais vertueux, acceptable dans la culture puis la société. La sublimation telle que Freud la décrit, c'est la satisfaction de la pulsion visant un objet détourné du sexuel, pulsion qui dès lors ne connaît pas le refoulement par le moi.

Soulignons qu'en l'absence de refoulement, il y a à la sublimation un double bord extrême dans le collectif : nous y trouvons le champ mystique, ce que prouve l'utilisation de l'art qu'en font les religions, mais aussi le champ mythique, ce que prouve l'utilisation de l'art qu'en font l'armée, la politique ou le consumérisme. A l'abord de ces deux champs, dans quelle mesure pouvons nous nous laisser bernier pour obtenir satisfaction ? Seule l'éthique de chacun – ce n'est pas la morale – en sera le référent.

Quoiqu'il en soit, dans l'art, nous avons à faire au deuxième mode. On l'appelle sublimation et le premier dictionnaire venu ne s'y trompe pas, écoutez : « Du latin élévation. Au XVe siècle, terme d'alchimie désignant l'épuration d'un corps solide qu'on transforme en vapeur en le chauffant (vous déduirez la métaphore). Chimie : passage de l'état solide à l'état gazeux sans passage par l'état liquide. Littéraire : action d'élever, de purifier. L'expression « sublimation des instincts » désigne leur dérivation vers des buts altruistes, spirituels. Psychanalyse : transformation des pulsions en valeurs socialement reconnues. »

Nous y voilà. Vous saisissez au passage combien Freud travaillait à mots choisis. Il nous dit : « Ces pulsions détournées de leur but sexuel deviennent la source des œuvres culturelles les plus grandioses ». Nous pouvons résumer : l'œuvre reste signe de la pulsion sublimée, signe invitant à son tour la pulsion de l'autre à s'y sublimer.

Donc si l'artiste peut être payé de l'être, artiste, c'est bien parce que la mise en œuvre de sa vie trouve place dans le monde cultivé puis socialisé de l'humain par cela même qu'elle permet au commun des mortels d'alléger à quelque degré que ce soit la poussée pulsionnelle, à travers par exemple ce que le dictionnaire qualifie d'instincts (à ne pas confondre avec la pulsion). Ce point où nous sommes amenés est

celui de la fameuse catharsis, qui permet au spectateur d'assister à la réalisation des instincts les plus bas de l'homme qu'ordinairement il refoule pour les réprouver moralement. Le théâtre, de l'effet de catharsis, et depuis les Grecs mais sûrement de bien avant, a ainsi évité beaucoup plus de meurtres et de viols qu'il ne s'en réalise vraiment... Mais pas seulement le théâtre.

Ici notre deuxième boucle esperluettique – la grande – peut être bouclée. Dès lors ne voit-on pas maintenant s'établir un repérage de ce que l'art peut être ? Traçons ce contour : l'art est ce qui est transformé d'un matériau quelconque par une femme, un homme, qui est exposé à la perception d'un autre, et un seul suffit, lequel autre connaît alors, après l'artiste, le surgissement du Beau par la sublimation qu'il en éprouve.

Ce phénomène – spécifiquement humain – témoigne qu'il y a art, et il en témoigne de façon tout à fait distincte de toute la valorisation sociale qui lui est donnée ultérieurement.

L'art ne se décrit pas, il se vit, il s'éprouve. On ne saurait en juger à l'aune du marché, de lois esthétiques, de choix idéologiques, références subjectives et instables, même s'il semble qu'il y ait, comme le dit M. Domeck dans le N° 33 de la revue Artension, congruence entre l'art et la société. Il y a de fait une certaine congruence, mais elle trouve ses limites en cela que l'art rigoureusement défini y fait un flop, il ne fait pas le poids face aux marchands, aux critiques, aux esthètes, aux exégètes de tous poils, bref, face à la communauté sociale d'où suinte « l'anorme bon sens et l'énorme bien sûr ». La congruence est d'intérêts, au premier chef desquels se place la sublimation.

Si l'art se piège toujours en cette congruence où toutes les manigances le cueillent sous forme d'œuvre, c'est bien parce qu'il ne pourra jamais se déduire autrement qu'à partir et à repartir de l'intime individuel, et à y revenir ; au-delà de ce lieu de l'être, la jouissance est objectée comme enjeu social d'échange, de marché, soumise à leur réglage, à leur mesurage ; c'est alors affaire de marketing, d'économie, de prestige, de reproduction, et c'est justement en cet ailleurs qu'en l'art que s'instaure le débat actuel ; pour tout dire c'est autour de l'art, voire sur son dos, et l'on voit que ça tourne en rond pour en avoir perdu le réel objet. Voilà d'ailleurs pourquoi l'art survit toujours et partout.

Aussi, s'il y a une fonction sociale attestée de l'art, outre qu'il régénère une source intarissable de bonheur et de plaisir, on ne la trouve pas uniquement où le bon sens voudrait qu'elle soit, à savoir à l'intérieur de ce réglage, de cette cotation, de cette répartition et de cette limitation de la jouissance par les lois du juridique, de l'économique et de l'esthétique, non, et vous savez combien l'artiste lui-même en est exclu, rejeté, et vous savez combien l'artiste prend tout cela en dégoût, il ne s'y trompe pas.

L'art tel qu'il vient d'être défini est socialisant par une plus puissante, plus profonde et subtile vertu, qui est d'abaisser, d'apaiser ces forces pulsionnelles qui autrement envahiraient l'espace collectif jusqu'à ce point extrême dans l'aléa historique qu'on appelle la barbarie, elle toujours d'actualité. Autant dire qu'il n'est pas seul à le faire. C'est un autre point commun qu'il a avec la psychanalyse ; l'un et l'autre l'ont aussi avec nombre d'activités humaines, toutefois ces dernières me semblent de bien moindre magnitude ne serait-ce que pour simplement négliger, ignorer, censurer la dimension vraie du désir. L'art ni la psychanalyse ne le négligent.

Pour conclure – et illustrer ces deux jambes de l'esperluette que nul n'aime prendre à son cou, mais qu'il faut bien remettre sur leurs pieds à toute fin de ressortir –, l'art est ce qui apaise en l'homme une part de la puissance vitale, la puissance fondamentale et la poussée ou pulsion constante de la vie dont on sait le pouvoir dévorateur, ravageur, en la transformant en œuvre socialisante, civilisatrice ; c'est bien là la possibilité qu'il y ait un miracle humain.

En cela, l'art est toujours premier, initial, inaugural, car naissant au principe de la sublimation, ce dont nul ne pourra répondre que de l'instant où elle se produit. C'est en quoi consiste précisément et uniquement sa subversion – voyez l'historique de ce mot –, subversion revendiquée à juste titre par l'artiste, car induite par son acte faisant œuvre.

Que ceci lui soit reconnu, parce que cette œuvre civilisatrice c'est l'artiste, et lui seul, qui la produit avec vaillance. Il nous hisse par son œuvre, quelle qu'en soit la formalisation, la formule, la forme dans la

culture humaine, il nous porte avec courage et générosité, à la grandeur de cet intime objet psychique duquel se déduit notre jouissance, j'ai nommé : le Beau.

Cela ne peut-il surgir de cette merveilleuse esperluette, petit cœur palpitant crée et tracé jadis par un ouvrier typographe inconnu ?

Si tel l'embrasse votre désir...

Et...

Chapitre suivant : De la maîtrise psychologique à l'aune du temps logique d'après Lacan, ou la structure perverse d'un certain masque social.

©<http://www.inlibroveritas.net/lire/oeuvre24271-chapitre118935.html>

De la maîtrise psychologique à l'aune du temps logique d'après Lacan, ou la structure perverse d'un certain masque social.

On pourrait aisément postuler qu'en tirant le drap du lit social entre spiritualité épurée et matérialisme rationnel se présente une resplendissante et immaculée voie d'évolution. Elle paraît consister dans l'acquisition d'une sorte de pleine conscience suffisamment stable, large, saine et éclairée pour sembler avoir accepté le principe de réalité comme maître du principe de plaisir ; ce serait aussitôt pour s'y faire, dans ce beau drap, berner ...

Pourtant, il est dans l'air du temps, imaginaire, de se représenter un être souriant, sûr de sa beauté et bien dans sa peau, en pleine force de son âge, d'une santé enviable, d'une présence instantanée et d'une incroyable légèreté, faisant montre par toutes ces belles qualités d'un esprit dégagé comme ciel d'août au sommet du Mont Blanc.

Les représentations imaginaires de cette femme, cet homme, cet enfant, ce vieillard, et même cet animal ou cette plante, dont on vante LA santé, marquent, comme marteau le cuivre, de leur image empruntée l'idéal dominant – et seulement l'idéal – d'une hypothétique « santé publique ». Le fameux schéma Freudien de l'identification servira ici de repérage à cette communauté de pensée.

On perçoit aujourd'hui ces signes d'un idéal de santé, parmi mille faits le produisant, en observant par exemple ceci : d'un côté ces thérapies et spiritualités par dizaine traitant de la nervosité généralisée déjà montrée par Bosch et toujours visible ; de l'autre tout ce qui est dénommé « bio », « équitable », « sans ceci » et « avec cela », dont les dosages sont justifiés en tableaux précis sur l'emballage et les productions « éthiques » absurdement garanties « naturelles » ; tout luttant donc pour cette Santé, avec l'assentiment embarqué de quelques scientifiques. De surcroît, la crise – invocation du mot ! – vient opportunément booster toute la douceur de ces « médecines » (le vocable pouvant se connoter de péjoration, qu'il trouve plutôt ici son sens ethnologique).

La crise – où le plus grand nombre se fait damer le pion par quelques roublards, toujours les mêmes, c'est leur « métier », raflant la mise de l'avoir instaurée pour changer leur façade –, la crise is very much built up ! Et l'on voit tantôt reflourir les pots d'échappement de la civilisation industrielle sous un nouveau soleil vert.

Mais de la santé, nulle définition. Et pour cause : nous pouvons avancer que la santé, pour appartenir dans sa plus grande part à l'ordre du Réel, est inconsciente et pulsionnelle, et ainsi motrice de la fameuse « insouciance » attribuée le plus souvent à la jeunesse.

Bref, ce masque de Santé dansé sur la place publique n'a dans la réalité aucunement les résultats ni la virtuosité qu'il affiche.

Pourquoi ?

Parce qu'il ne vient pas de soi mais de l'autre, ni pour soi mais pour l'autre, ni à soi mais à l'autre ; autre générique, « professionnel » pour « communiquer », c'est-à-dire pour vendre, du mannequin au publicitaire, de la starisation à la production, de l'industriel au banquier. C'est l'autre de la réussite.

En cercle autour, le générique « consommateur », immobile, fixé, se croyant penché à la fenêtre du monde haute de trente centimètres et large de quarante, ou de trois mètres par quatre, l'esprit ainsi éclairé sur ce qui lui manque et sur ce qu'il lui faut pour obtenir l'excellence mentale et corporelle, soit à bon compte l'élixir ou le médium qui lui « donnera », « apportera », « complétera » tant le bonheur, pour réussir à son tour. C'est vrai : c'est vu à la télé, ça existe.

Ainsi va le commerce, puis le méta commerce, actuel oméga civilisationnel, et l'impasse de sa voie, et la clôture de son arène. Voilà pour la « cible », soit une proie, et pour sa « capture » – le terme est attesté.

Bien. Le côté visible des choses : un masque maintient donc l'esprit de « logique » et de « bon sens » à plaisir.

Mais la logique de la psyché n'en est pas l'analyse. Si un masque peut bien être l'interface du voir et de l'être vu, nous avons souvenir d'avoir eu le privilège d'assister à la danse de nombreux « masques » Africains. Ils ont ceci de singulier d'habiller tout le corps du danseur, du coup appelé « le masque Untel ». La personnification d'un tel habillement et le rituel entourant son apparition plonge le spectateur dans une surprise, un rire, une frousse, un émoi qui font s'organiser la foule en cercle dont le centre est entièrement dirigé et conditionné par ce masque. C'est à son nom qu'on rompt avec la qualité ordinaire de badaud pour s'aller fondre au nombre rassurant, soumis au mana présent. Toute la pensée durant la danse va s'articuler autour de ce signifiant : le nom du masque, entraînant à son propre tour la chaîne signifiante de chacun des témoins.

Hé bien, cela même va nous permettre d'introduire les trois dimensions du temps logique dans leur ordre successif d'apparition : celle du temps de voir, celle du temps de comprendre, puis celle du temps de conclure.

Donc le masque supporte cette fonction de remise en mouvement de la structure du langage, et du sujet parlant ; ce n'est pas plus de hasard ici, qu'en Afrique. Tout l'effet de son rituel consiste en ce retour d'une manivelle sémantique au sommet de sa course, jusqu'à ce point mort du temps de voir, temps figé et synchronique de l'étonnement, de l'ébahissement, de la sidération, pour un nouvel élan.

Mais vers quoi ? Vers le temps de comprendre, comprendre ce qu'on a vu, vécu, le temps de raisonner une certaine absence, le temps diachronique de symboliser.

Mais pour quoi ?

Pour en venir au temps de conclure et inscrire notre action dans un retour à l'ordinaire réalimenté d'une assertion.

Est-ce donc mot si détestable que celui d'« ordinaire » ? Non. Cette qualité désigne ce qui est rangé conformément à l'ordre normal et régulier des choses nécessaires à la vie. Si cela a trait à la paix, c'est aussi dire que nous demeurons, physiquement saisis par cet ordinaire, dans le temps de conclure, c'est-à-dire dans le temps d'affirmer et d'agir, puisque plus rien n'est pour l'heure à inventer qu'au risque de troubler à nouveau l'ordre de ces choses. On peut ici boucler, provisoirement...

Reprenons à notre exemple : la performance artistique du masque est d'attirer sur lui l'attention figée de l'instant du regard, ceci afin d'entraîner un temps pour comprendre, lequel par son effet de symbolisation ouvre au moment de conclure. Voici les trois dimensions du temps logique articulées au rite du masque traditionnel. C'est le procès d'un événement plein et achevé.

Est-ce que le masque commercial, de Santé, nous mène par ces trois phases ? Surtout pas ! L'art de ce masque spécifique, de commerce, consiste à mettre le désir en haleine suspensive devant un miroir où se reflète l'objet libidinalisé d'un fantasme particulier.

L'incitation au temps figé du regard ainsi provoquée n'est pas suivie de la réflexion pensatoire propre au temps de comprendre, mais elle maintient cette suspension savamment orchestrée. Comment ? En ne montrant que le principe de plaisir cheminant par une jouissance outrée, c'est-à-dire impossible, Autre.

N'est-il pas observable et remarquable qu'ici la dimension phallique vient se signifier dans les mises en scène stroboscopiques de représentations non équivoques, jusqu'à l'obscène même, sous les formes de « conditionnements » et d'« emballages » très étudiés où s'imprime, se sous entend, se suggère le signifiant Santé ?

Ce procès constitue par l'inachèvement du temps logique un non événement.

Précisons : le masque africain nous emmène, comme un théâtre, vers des zones dramatiques et ombrageuses, c'est-à-dire vers une exploration accompagnée, voire cathartique, du principe de réalité, où le masque commercial de Santé n'agit au contraire qu'à se départir de la réalité pour atteindre au principe de plaisir.

Clairement métonymique dans la relation entretenue avec son objet élu et erratique, avec la jouissance qu'elle lui suppose, traquée dans l'autre, se révèle ici la structure de la perversion*.

Cette modalité systématisée, qu'on voit influencer toutes les couches de la société, présente la plus séductrice, captivante et aliénante des formes de liens sociaux : c'est à savoir la sublimation pleinement avalisée d'une perversion sociale, élaborée dans la promotion d'une jouissance universelle dans un objet phallicisé et flou : la Santé.

Il est à noter qu'une telle sublimation communément engagée n'est possible qu'au nom du signifiant du langage qui l'entraîne : « Santé » ; on se reportera dans l'individu à l'exemple princeps du fameux « brillant sur le nez » exposé par Freud à propos du fétichisme.

Pour se délier d'une telle emprise, si typique, un simple rappel à la pesanteur du corps réel et entier suffit.

A ce point la psychanalyse peut prendre une certaine portée subversive, en connaissant et en nommant la structure psychique qui organise ainsi, sous sa fêrulle inconsciente, une immense part de notre socius actuel, puis en relevant la souffrance que ses ratages si bien connus provoquent, tant affectifs qu'en terme de jouissance phallique.

La clinique confirme aussi la dimension de non événement qu'implique l'exclusion par cette structure, en présence de l'objet élu, d'un accomplissement complet du temps logique ; or celui-ci, même s'il postule son assise sur un sophisme, n'en sort, de ce sophisme, qu'au prix de son plein accomplissement ternaire.

En outre, nous pouvons observer deux conséquences sur les liens sociaux : la première est l'empêchement à tout prix de toute métaphorisation, pour le maintien d'une position dialectique acquise et fermée, d'une très grande pauvreté. La seconde est l'impact de la séduction fascinante exercée sur les autres cultures, dès lors prêtes à renoncer à leur propre dialectique au titre d'une jouissance d'objet promise, toujours déçue et déçue par la réalité. Les flux migratoires en font foi.

Nous invitons le lecteur non convaincu à mettre ces observations à l'épreuve du corpus psychanalytique concernant la perversion et ses sexualités psychiques, et à celle de son propre temps logique.

Biblio : « Le fétichisme », 1927, in « La vie sexuelle », Freud, P.U.F – « Le temps logique et l’assertion de la certitude anticipée, un nouveau sophisme », article de 1945, in « Ecrits », Lacan, Seuil, 1966. – Concernant la métonymie : « Gradus. Les procédés littéraires », Bernard Dupriez, 10/18, 1984.

* Voir ce mot dans « Voyage en quelques mots de psychanalyse ».